

Je n'en veux pour preuve que ces cités qui, tout entières, s'émeuvent à l'approche des solennités intellectuelles, qui se mettent en dépense et en habits de fête pour accueillir plus dignement les voyageurs du savoir, — ces cités dans lesquelles le clergé, les magistrats, l'administration, les corps savants, l'élite du monde élégant comme la petite propriété laborieuse et modeste, tout le monde enfin s'empresse à rechercher l'éclat des fêtes de l'intelligence, et à proclamer que ses labeurs ont aussi leur utilité et leurs plaisirs.

En terminant cette lettre, qui me semble trop courte pour exprimer les sentiments dont mon cœur est plein, permettez que j'en revienne à mes regrets personnels. Je regrette de perdre, pour toujours peut-être, l'occasion si désirée de m'asseoir au milieu de mes collègues et de mes maîtres de la science botanique. Je regrette de ne pas serrer la main de ceux, connus ou inconnus de moi, qui viennent de si loin pour voir notre beau département et compter ses richesses.

Je me serais trouvé heureux d'être témoin des marques d'intérêt et de bienveillance que vous donnera, je m'en tiens assuré, le premier magistrat du département de la Gironde. Ce qu'il a été pour la Société Linnéenne, nul de ses prédécesseurs ne le fut, si ce n'est le baron d'Haussez, dont nous n'eûmes d'ailleurs que pendant un temps bien moins long à éprouver la bienveillance. — Et pourquoi ces hommes éminents sont-ils si empressés d'aider, d'encourager, je dirai même d'honorer une modeste Société de province? C'est qu'elle travaille dans un but honnête, et qu'elle cherche à rendre utiles des travaux qui exercent l'intelligence et ne confinent pas le bonheur de l'homme dans le gain matériel et les jouissances du luxe. C'est encore parce que ces magistrats éclairés font nette et haute profession d'une sympathie égale pour les intérêts matériels que leur devoir consiste à protéger, et pour les intérêts intellectuels dont leur raison solide et pratique leur fait discerner l'importance et la dignité.

J'ai l'honneur, etc.

CH. DES MOULINS.

M. le comte Jaubert fait ensuite à la Société la communication suivante :

SUR LA VÉGÉTATION DU CENTRE DE LA FRANCE ET SUR QUELQUES LACUNES DANS LES OUVRAGES DE BOTANIQUE DESCRIPTIVE, par M. le comte JAUBERT.

Le centre de la France, que plusieurs de nos confrères et moi nous représentons ici, s'enorgueillit de son antique parenté avec Bordeaux. Nous avons longtemps porté en commun le nom de Bituriges, ensuite celui d'Aquitains; l'histoire est d'accord avec l'étymologie pour placer en Berry la souche principale de notre nation. Des prétentions de Bourges à la primatie, il ne reste plus qu'un souvenir, tant la colonie a dépassé la métropole! Sous l'influence d'un climat privilégié, les dons de l'intelligence se sont épanouis avec profusion

sur les bords de la Garonne; le cachet gaulois nous est seul resté. Mais si nous avons eu ce désavantage,

Vervecum in patria crassoque sub aere nasci (1),

les études qui sont l'objet spécial de cette réunion n'en ont pas moins été en honneur chez nous. Depuis les Reneaulme jusqu'à l'auteur de la *Flore* (devenue classique) *du centre de la France*, notre contrée n'a pas cessé d'apporter à la botanique son contingent de naturalistes distingués, de travaux recommandables. M. Boreau en a fait l'énumération; dans la liste des personnes qui lui ont transmis le résultat de leurs observations, on ne compte pas moins de quinze membres actuels de notre Société. Parmi les collaborateurs qui ont disparu, je ne saurais passer sous silence ni Aucher-Éloy, intrépide explorateur de l'Orient, martyr de la science, celui peut-être de tous les voyageurs modernes qui a le plus enrichi les collections publiques et privées, ni Casimir Saul, mon fidèle compagnon dans l'Asie-Mineure, lui dont j'avais précédemment obtenu le concours pour l'exploration méthodique, et prolongée pendant plusieurs années, de la flore des départements du centre, sous la direction de M. Boreau. Que de dévouement, d'ardeur à récolter des plantes, de soins apportés à leur préparation!

Grâce au ciel, les amis de la botanique sont encore assez nombreux chez nous; ce qui nous manque, c'est l'encouragement que donnent à l'étude les associations et les établissements scientifiques. Sans doute, nous ne pouvons prétendre, à Bourges, à Nevers, à Moulins, à posséder ce qui ne peut être que l'apanage des grandes villes, des capitales secondaires de la France, et, comme à Bordeaux, une Faculté des sciences, de création récente il est vrai, mais qui a déjà jeté un vif éclat, une riche bibliothèque, un jardin botanique comparable à celui que la munificence des édiles bordelais vient de créer et de confier aux mains savantes de M. Durieu de Maisonneuve. Nous n'envions même pas à l'une des villes de troisième ordre qui nous avoisinent, Angers, le mouvement scientifique qui fait tant d'honneur à l'esprit libéral de ses habitants, et dont il appartenait à notre honorable président, M. Menière, plus qu'à tout autre, de vous entretenir. Toutefois, chacune des villes du centre que j'ai citées devrait au moins posséder un cours public de botanique et un jardin pour la démonstration, qui se perfectionnerait avec le temps et servirait dès à présent de point de ralliement aux naturalistes du pays. Rien de semblable n'existe encore chez nous; les herbiers départementaux, dus au zèle de quelques naturalistes isolés, gisent dans quelques coins des musées locaux, où personne ne va les consulter. Combien nous sommes inférieurs, sous ce rapport, aux villes de même importance en Allemagne et en Suisse! Nous comptons sur l'impulsion de la Société pour faire valoir, avec plus de profit pour la botanique, les ressources que nous possédons.

(1) Juv. sat. x, v. 50.

Déjà M. Des Moulins, dont l'absence cause ici d'unanimes regrets, a, dans une savante étude soumise à la Société Linnéenne de Bordeaux, mis en évidence l'intérêt qui s'attache à notre flore du centre, même en la restreignant aux limites que M. Boreau s'était imposées dans sa première édition; car dans les suivantes il a successivement agrandi son cadre, et a fini par y comprendre l'Auvergne et une grande partie de l'ouest, s'appropriant ainsi, par un habile résumé, les travaux de M. Lecoq, que l'Institut vient de consacrer par ses suffrages, ceux de Bastard, de Guépin et de M. Lloyd, auteur d'une de nos meilleures Flores locales. La troisième édition est ainsi devenue, à vrai dire, une Flore du grand bassin de la Loire. C'est sur le champ moins vaste de la première édition que j'ai pour ainsi dire calqué la circonscription, assez naturelle aussi sous le rapport philologique, de mon *Glossaire du centre de la France*, œuvre que j'ai toujours fait marcher de front avec la récolte et l'étude des plantes. De grands cours d'eau, la Loire et plusieurs de ses principaux affluents, les premières assises montagneuses du plateau central, de vastes forêts, des plaines fertiles, de nombreux étangs dans la Brenne et ailleurs, les sables de la Sologne, une petite chaîne de vraies montagnes tout entière à nous, le Morvand, diminutif charmant des Vosges, qui pousse vers le sud son promontoire du Mont-Beuvray, à l'altitude de 860 mètres; en voilà assez pour donner de la variété et du prix aux herborisations, en dépit des progrès de l'agriculture, des dessèchements et des défrichements, opérations méritoires à d'autres titres, mais antibotaniques. Cet aperçu suffira peut-être aussi pour déterminer quelque jour une session de la Société botanique chez nous; elle ne dédaignera pas notre invitation :

Vile potabis modicis Sabinum
Cantharis (1).

Chez nous pourtant, les productions du cru ne laissent pas que d'être relevées par quelques régals de plus haut goût. A défaut de l'*Aldrovanda vesiculosa* des Landes, précieuse trouvaille de M. Durieu de Maisonneuve et digne pendant de ses *Isoètes* de l'Algérie, du *Damasonium polyspermum* d'Agde, découvert par M. le docteur Théveneau, etc., nous avons à montrer notre *Farsetia clypeata*, la belle Crucifère orientale, naturalisée dans les ruines de Montrond, et l'*Alisma parnassifolium*, l'une des raretés de la flore française. Et qui sait si le concours de tant de visiteurs ne nous procurera pas quelque nouvelle acquisition d'importance? M. de Schœnefeld n'a fait que traverser notre pays l'année dernière, et il y a découvert une nouvelle localité du *Lemna arrhiza*, la plus petite des Phanérogames.

Outre les plantes de premier ordre disséminées à de grands intervalles, nous avons aussi à offrir quelques herborisations de choix, dans lesquelles tout à peu près est digne de captiver l'attention : par exemple, notre localité de

(1) Horat. *Od.* I, xx.

Morthomiers et de la chapelle de Saint-Ursin, auprès de Bourges. Je n'hésite pas à la révéler à la Société; il n'y a parmi nous personne capable d'abuser de ma confiance. Arrière ces destructeurs qui s'abattent pour ainsi dire sur une bonne localité comme sur une proie, ne laissant après eux que des débris! Nous n'avons pas un appétit désordonné, nous savons ménager la poule aux œufs d'or, et M. Durieu de Maisonneuve peut nous conduire sans crainte dans ses plus chères réserves; il n'aura qu'un mot à dire pour nous arrêter tout court au point où la récolte dégénère en dévastation.

La plaine jurassique, en apparence insignifiante, des environs de Bourges est parsemée de petits dépôts de terrains tertiaires où domine le calcaire d'eau douce et qui sont remarquables non-seulement par l'abondance du minerai de fer hydraté en grains qui fait la richesse industrielle du Berry, mais aussi par une végétation toute spéciale. J'ai dressé une liste d'environ 130 espèces, s'élevant par leur notabilité au-dessus de la plèbe des plantes de nos calcaires. De cette liste, j'extrais en ce moment un *sertum* composé d'une douzaine d'espèces; il vous donnera un avant-goût du plaisir qui attend le botaniste à Morthomiers : *Helianthemum canum*, *Dianthus superbus*, *Arenaria controversa*, *Anthyllis montana*, *Lathyrus odoratus*, *Spiræa obovata*, *Ribes alpinum*, *Asperula galioides*, *Artemisia camphorata*, *Stachys heraclea*, *Ophrys Pseudospeculum*, *Stipa pennata*.

Quelques personnes trouveront peut-être que nous nous extasions à bon marché; mais tout n'est-il pas relatif? Je sais que les raretés d'un pays sont, pour un autre, des productions vulgaires. Sans doute, Morthomiers n'est pas une de ces localités à grand effet, qui jouissent d'une juste célébrité et qui attirent de loin le botaniste, Esquierry, le val d'Eynes dans les Pyrénées, telle vallée ou telle montagne des Alpes; mais c'est quelque chose comme Fontainebleau ou Malesherbes aux environs de Paris. D'ailleurs, la recherche des plantes dans leur aimable diversité n'a pas besoin d'un théâtre célèbre pour assurer nos jouissances. Le voyageur d'Horace est revenu blasé des lieux les plus célèbres de l'Asie-Mineure. Smyrne, Éphèse, Claros, Hiérapolis ne rendront pas un vrai naturaliste insensible aux beautés plus calmes de notre Berry. Partout la nature a des charmes pour qui sait la comprendre; le bonheur pour le naturaliste est partout, et dans les retraites obscures plus qu'ailleurs :

Est Ulubris, animus si te non deficit æquus (1).

Il est beau sans doute de parcourir des pays lointains à la recherche de plantes inconnues, et de multiplier les points de comparaison à l'aide desquels se perfectionne la méthode naturelle; moi aussi j'ai recherché cet honneur. Mais tout est-il accompli en fait de progrès dans notre pays même? N'y a-t-il pas aussi beaucoup de découvertes à faire, je ne dis pas en espèces nouvelles, mais en observations tendant à éclairer l'organisation et les mœurs des plantes

(1) Horat. *Epist.* I, XI.

qui passent pour les mieux connues ? Que de faits intéressants qui sont encore à décrire ! Combien d'autres qu'on a sus jadis, et qui depuis sont tombés en oubli ! Parmi ces derniers, j'en veux citer un : celui de la Sagittaire, ornement des marécages et que nous ne pouvons manquer de rencontrer aux alentours de Bordeaux. Ces jours derniers, dans une des herborisations que je répète sans cesse autour de ma maison du Berry, j'ai récolté cette plante en bon état, protégée qu'elle était par les madriers d'une chaussée d'étang contre la dent des bestiaux, qui sont très friands de ses hampes et de ses pétioles remplis d'une moelle savoureuse ; la voici. Je fus immédiatement frappé d'une particularité de son organisation, qui consiste dans des rhizomes ou plutôt des rameaux rampant sur la vase, de véritables coulants munis de plusieurs écailles espacées et se renflant au sommet en un bulbe charnu. Ces coulants ont de l'analogie avec ceux des Fraisiers et du *Ranunculus repens*. Le bulbe, garni de ses tuniques et se terminant en pointe aiguë, rappelle ceux qui, dans les têtes d'*Allium vineale* et *oleraceum*, se substituent aux capsules normales et deviennent le mode de reproduction habituel de ces plantes. Du reste, le support du bulbe n'a de commun que l'apparence avec le pédicelle de certains bulbes des Tulipes, longs dans le *Tulipa silvestris*, plus courts dans le *T. Gesneriana*, qui sont constitués, ainsi que le montre M. Germain de Saint-Pierre, par une gaine de feuille encore assez reconnaissable, et qui sont par conséquent d'origine appendiculaire. Dans la Sagittaire, le support est une partie axile, comme le démontre la présence des écailles. Ce détail morphologique n'avait pas échappé à un de nos vieux botanistes du XVI^e siècle, Camerarius, qui en avait même donné une figure ; mais on l'avait à peu près perdu de vue, et aucun de nos floristes, que je sache, n'en a fait mention avant MM. Cosson et Germain de Saint-Pierre, soit que ces botanistes expérimentés aient découvert le fait à nouveau, soit qu'ils aient eu connaissance de la petite dissertation *De evolutione Sagittariæ*, publiée en 1842, dans le journal *Flora*, par M. Meyer. Après eux, M. Boreau dans sa troisième édition, et MM. Grenier et Godron dans leur *Flore de France*, n'ont pas manqué de le noter. Tout le monde conviendra avec moi que la science a plus gagné dans cette circonstance que par l'introduction dans nos catalogues de telle ou telle espèce, fondée sur des caractères plus ou moins contestables.

Sauf quelques espèces vraiment nouvelles, bien tranchées, proposées de loin en loin par de bons observateurs, et qui s'imposent en quelque sorte du premier coup à l'opinion générale, comme l'*Heleocharis amphibia* et le *Nitella fragifera* de M. Durieu de Maisonneuve, il faut convenir que la flore française doit plutôt tendre à réduire les listes qu'à les grossir, tout en perfectionnant les éléments dont elles se composent.

Il est une autre tendance qui procède aussi d'un désir immodéré d'innover, et qui compromettrait les résultats incontestablement acquis dans l'une des branches de la science, la géographie botanique, en y jetant le doute et la con-

fusion sous prétexte de préciser davantage les conditions auxquelles les plantes sont assujetties. Notre pratique dans le centre nous a démontré l'exagération de la théorie qui, parmi les causes locales déterminant les stations des plantes, attribue une influence dominante à la nature minéralogique ou chimique du sol. Nous tenons, avec M. Alph. De Candolle, que l'état d'agrégation des parcelles qui composent le sol a une tout autre importance, à moins qu'il ne s'agisse de ces espèces en petit nombre, bien connues pour rechercher certaines matières salines ou azotées; — que, pour toutes les autres, la prétendue tendance exclusive vers tel ou tel terrain se borne à une préférence qui encore peut céder à des conditions différentes de climat, d'altitude ou même d'exposition; — que d'ailleurs la composition complexe de la terre végétale, pellicule commune de tous les terrains géologiques, invalide la plupart des classements faits au point de vue minéralogique ou chimique; — enfin, qu'il est sage de s'en tenir, à peu de chose près, aux faits principaux, évidents, admis de tout temps, et qui servent de base, en fait de stations, à la terminologie, qui d'ailleurs a tenu suffisamment compte de ce qu'il peut y avoir de vrai dans l'influence minéralogique ou chimique. Quant aux autres causes locales qui déterminent les stations, par exemple, à l'altitude, et, en seconde ligne, à l'exposition, à la considération des espèces qui ont végété antérieurement sur le sol, à l'action des hommes et des animaux, constituant la lutte incessante entre les deux portions du règne organique, on ne saurait trop insister, noter trop soigneusement toutes les circonstances qui s'y rapportent.

Je voudrais aussi voir rétablir dans nos Flores l'ancien usage des listes dressées par herborisations, résumant les indications de localités disséminées dans chaque ouvrage à la suite des descriptions et des phrases caractéristiques. C'était une série de tableaux exprimant la physionomie propre des diverses portions d'une même contrée, de florules à la manière de Calceolarius et de Seguiet pour le Monte-Baldo. Le botaniste, que l'auteur conduisait comme par la main, était averti de ce qu'il devait rencontrer; méthode agréable autant que commode, propre à déterminer le choix d'un petit voyage ou d'une course, à en marquer le but et les détails. De là, une foule de comparaisons à des degrés divers de l'échelle végétale. C'est ce qu'avait fait avec succès, pour les environs de Paris, Tournefort à la fin du XVII^e siècle, alors que les herborisations commençaient au bois dit les *Champs-Élysées*, où l'on trouvait à l'état sauvage l'*Ophioglossum vulgatum* et beaucoup de bonnes plantes, aujourd'hui remplacées par d'élégants parterres de fleurs la plupart exotiques, et gardées par des sergents de ville. Plus récemment, l'auteur d'un *Vademecum aux environs de Paris*, d'après Thuillier, l'a tenté. Au siècle dernier, Villars a donné des listes d'herborisations dans sa *Flore du Dauphiné*; c'est ce qu'a renouvelé, avec plus de soin et d'exactitude, M. Kirschleger pour les grandes localités des Vosges, caractérisées par les altitudes et la constitution géologique du pays. Il est à regretter que M. Boreau ne l'ait pas encore fait

pour notre contrée, et je recommande ce soin à MM. Cosson et Germain de Saint-Pierre, dans leur nouvelle édition attendue avec tant d'impatience.

Mais, il faut bien le dire, il existe dans toutes nos Flores modernes une lacune bien autrement importante. Nous n'avons encore parlé que des plantes phanérogames : est-ce donc là toute la science ? Il s'en faut, et de beaucoup, vous le savez. Or, depuis la *Flore française* de Lamarck et De Candolle, et le supplément portant la date de 1815, le tout remanié en 1830 par M. Duby dans d'excellentes proportions, tous les auteurs se sont arrêtés, comme saisis de crainte, sur le seuil de la cryptogamie. Quelques familles, les Fougères, les Équisétacées, les Lycopodiacées, les Characées ont seules été traitées ; quant au reste des vasculaires, Mousses, Hépatiques, et à l'immense subdivision des cellulaires, silence complet ! Cette abstention déplorable s'explique, jusqu'à un certain point, par la difficulté inhérente au sujet, par les doutes dont il s'est trouvé compliqué dans ces derniers temps à la suite des travaux remarquables, et d'une si grande portée, de nos meilleurs cryptogamistes. La classification dans certaines familles, celle des Champignons par exemple, en a été profondément ébranlée, avec la foi dans la valeur d'une foule d'espèces, menacées ainsi de descendre au rang de modifications embryonnaires ou métamorphiques. Je sais aussi que les plantes cryptogames étant, par la simplicité même de leur constitution, plus cosmopolites que les autres, les ouvrages généraux où se trouvent les désignations d'*habitat*, par grandes régions du globe ou même par voie de distinction entre les divers États de l'Europe, suppléent en partie au silence de nos Flores. Mais le botaniste en herborisation n'en a pas moins le droit de se plaindre du guide qu'il s'était donné et dont il avait éprouvé jusque-là l'exactitude et la sagacité, si celui-ci l'abandonne pour ainsi dire à chaque instant dans la crainte de s'égarer lui-même. Cherchons ensemble notre chemin, lui dira-t-on, donnez-moi les renseignements que vous possédez, et votre responsabilité sera dégagée. C'est ce qu'ont senti MM. Cosson et Germain de Saint-Pierre, lorsque, sur l'invitation de la Société, ils ont promis, avec le concours de M. Schimper pour les Mousses, du docteur Nylander pour les Lichens, et, nous l'espérons, du docteur Lévillé pour les Champignons, de compléter la cryptogamie des environs de Paris. M. Boreau suivra un si bon exemple s'il donne une quatrième édition de la *Flore du centre*, et nous ne demandons pas mieux que de l'y aider en mettant à sa disposition le résultat de nos propres recherches. De tels travaux avanceront singulièrement le remaniement général de la cryptogamie française, partie essentielle d'un nouveau *Botanicon gallicum*, dont le besoin, ceci n'est pas une phrase banale de prospectus, se fait généralement sentir.

En effet, n'est-il pas déplorable qu'à l'heure qu'il est, avec tant d'excellents travaux partiels publiés depuis l'époque éloignée de près de trente ans où le livre de M. Duby a paru, nous n'ayons pas pu obtenir des maîtres de la science un bon abrégé, au niveau des connaissances actuelles, d'un format

commode et propre à être employé en voyage? Tant que les botanistes réunis dans cette enceinte seront à Bordeaux, les écrits des botanistes bordelais pourront suffire. Mais si, grâce aux facilités que nous accorde la bienveillance éclairée des administrations des chemins de fer, plusieurs d'entre nous se dirigent ensuite vers les Pyrénées, si d'autres font quelque pointe dans les Alpes, nous serons au dépourvu de livres usuels. Pour moi, je me contenterais d'un *Synopsis*, d'après le plan de celui que MM. Cosson et Germain de Saint-Pierre viennent de faire paraître pour les environs de Paris, conduisant au nom de l'espèce par l'analyse dichotomique, c'est-à-dire par la revue des principaux caractères. Seulement, je voudrais qu'à chaque nom d'espèce fût jointe l'indication sommaire des stations, de la manière d'après laquelle l'espèce est répandue, et, pour les plus rares, des principales localités.

Un ouvrage ainsi conçu ne serait sans doute qu'une compilation, mais une compilation bien faite n'est pas à dédaigner : la gratitude du public et le succès en librairie lui sont assurés d'avance. Le *Synopsis* mériterait, sous le rapport purement scientifique, de tenter nos maîtres les plus accrédités ; car il ne s'agit de rien moins que de savoir quelles espèces il conviendrait d'admettre, quelles il faudrait se résoudre à rejeter ; il y aurait nécessité de choisir entre les deux écoles qui professent, sur la manière d'entendre l'espèce, des opinions si divergentes. La Société connaît mes principes sur ce point capital ; notre auteur devrait, ce me semble, se poser résolument comme l'organe de ce que j'appellerai le parti conservateur en botanique. Il en résulterait pour le *Synopsis* un allègement notable. D'autre part, on pourrait, sans le moindre inconvénient, se restreindre beaucoup dans certains genres des Algues, des Champignons, des Hypoxylées ; car c'est là précisément que le doute sur la légitimité de l'espèce est le plus permis. D'ailleurs, du moment que l'usage d'une forte loupe d'herborisation ne suffirait plus pour saisir les caractères essentiels, le rôle de notre *Synopsis* pourrait s'arrêter, et le lecteur serait averti qu'il devrait réserver les plantes récoltées pour l'étude au microscope, dans le calme du cabinet.

Cette œuvre difficile et, à certains égards, ingrate, même périlleuse, je la demande, que dis-je ? je voudrais pouvoir l'imposer à ceux de nos confrères que leurs travaux antérieurs y ont le mieux préparés. Je n'ai pas manqué de m'adresser à M. Duby, et de lui représenter l'obligation que le mérite même de son *Botanicon gallicum* de 1830 semble lui imposer. Il m'a objecté le temps que lui prennent ses recherches de plus en plus approfondies sur plusieurs branches de la cryptogamie. MM. Grenier et Godron montrent, pour leur excuse, les études importantes qu'ils ont à cœur de terminer. M. Cosson croira avoir suffisamment payé sa dette à la botanique française par sa nouvelle édition de la *Flore de Paris*, et il voudra mettre la dernière main à celle de l'Algérie. M. Durieu de Maisonneuve nous ajournerait à l'époque où le jardin botanique de Bordeaux aura atteint la perfection que la cité a le droit d'attendre de sa haute capacité. M. Lecoq aurait peut-être plus de loisirs, actuellement qu'il

vient d'achever son grand ouvrage de géographie botanique, et que sa belle carte géologique du Puy-de-Dôme va paraître. Tous ont décliné jusqu'à ce jour la tâche du *Synopsis*. Il en faut un pourtant, et le plus tôt possible. Espérons que, parmi les hommes qui ont gagné leurs grades dans la botanique, il s'en trouvera un pour réaliser le vœu que je viens d'exprimer au nom de tous les amis de la science, surtout si la mise en demeure est appuyée par un vote de la Société botanique de France. Ce ne serait pas l'un des moindres résultats de la session de Bordeaux.

M. Cuigneau, secrétaire, donne lecture de la correspondance :

1° Lettre de M. Fonteneau, secrétaire général de l'archevêché, qui exprime les regrets de S. Ém. Mgr. le cardinal Donnet de ne pouvoir assister à la séance d'ouverture de la session.

2° Lettre de M. l'abbé Cirot de la Ville, professeur à la Faculté de théologie, qui s'excuse, auprès de MM. les membres du Comité chargé d'organiser la session, de ne pouvoir se rendre à leur invitation.

3° Lettre adressée à M. Des Moulins par M. Al. Braun, professeur à l'Université de Berlin et membre de la Société, qui « regrette vivement que de » nombreuses occupations et des obstacles insurmontables s'opposent à ce qu'il » puisse se rendre à la session de Bordeaux » à laquelle il avait été prié d'assister par invitation spéciale de plusieurs de ses confrères.

4° Lettre de M. Ivoy père, qui annonce qu'il aura grand plaisir à recevoir la Société et à lui faire visiter son domaine de Geneste (commune du Pian-en-Médoc), le mardi 16 août.

5° Lettre de M. H. Brochon fils, avocat à la cour impériale de Bordeaux, qui remercie MM. les membres du Comité chargé d'organiser la session, de l'avoir invité à y prendre part. Absent de Bordeaux pour plusieurs semaines, il ne lui est pas possible de profiter de cette invitation. « Je me serais estimé » très heureux, dit M. Brochon, de pouvoir répondre, au moins par mon zèle, » à l'appel qui m'a été adressé, et d'assister à des séances où j'aurais retrouvé » des amis et des maîtres. »

M. Baudrimont, professeur à la Faculté des sciences de Bordeaux, exprime les regrets de M. Abria, doyen de ladite Faculté, de ne pouvoir assister aux séances de la session.

M. Cosson fait à la Société la communication suivante :

SUR ÉMILE DESVAUX, SES ÉTUDES ET SES PUBLICATIONS BOTANIQUES,

par M. E. COSSON.

PREMIÈRE PARTIE. — NOTICE BIOGRAPHIQUE.

Étienne-Émile Desvaux est né, le 8 février 1830, à Vendôme (Loir-et-Cher), et fut élevé à Mondoubleau, petite ville voisine de Vendôme. Son père, homme